



SOPHIE CARQUAIN

**LE ROMAN
DE MOLLY N.**

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

C

CHARLESTON

SOPHIE CARQUAIN

LE ROMAN DE MOLLY N.

Pour ses amis et sa famille, Molly N. a disparu en septembre 2010. Plus aucun signe d'elle. Menacée de mort par une fatwa suite à un concours de caricatures du prophète Mahomet, la cartoonist de Seattle a dû intégrer le programme de protection de témoins du FBI, changer de ville, de nom, d'identité.

Comment renaître à l'autre bout du monde ? Comment vivre sous haute protection ?

Cela fera bientôt dix ans qu'elle a disparu.

Fascinée par cette histoire, dont elle entend parler le 7 janvier 2015, jour de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, Sophie Carquain décide d'en faire un roman :

« Il m'a fallu affronter une situation inédite : écrire le destin d'une femme qui vit encore mais n'existe plus sous son vrai nom. Ce livre est aussi le récit d'une enquête qui m'a menée plus loin que prévu – vers un secret familial. »

ISBN : 978-2-36812-502-1



9 782368 125021

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Studio Piaude

Image : © Laura Kate Bradley / Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE ROMAN
DE MOLLY N.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-502-1

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sophie Carquain

LE ROMAN
DE MOLLY N.

Roman



*À mon père,
qui m'a enseigné le goût de la vérité.*

« Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres
aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse
toujours tout ce qui dépasse la mesure. »

Hérodote

« C'est dans l'art que l'homme se dépasse
définitivement lui-même. »

Simone de Beauvoir

AVERTISSEMENT

La femme dont il est question dans ce livre a été condamnée à mort par une fatwa émise par des fondamentalistes religieux, tout comme Salman Rushdie ou Stéphane Charbonnier, directeur de la Rédaction de *Charlie Hebdo*.

En 2010, sur ordre du FBI, sous la présidence de Barack Obama, Molly a changé de nom, d'identité, de métier.

Elle a disparu.

Ce livre, qui retrace son histoire, est d'abord et avant tout un roman.

La seule partie véridique de ce livre concerne l'affaire des caricatures (première partie). Tout le reste est pure fiction.

J'ignore où se trouve Molly Norris, je n'ai pu, contrairement à ce que laisse supposer la troisième partie, rencontrer personne pour me renseigner sur elle.

AVANT-PROPOS

Comment est-elle parvenue jusqu'à moi ? Pourquoi s'est-elle glissée en moi, avec l'insistance d'un personnage de roman ?

Pourquoi cette caricaturiste talentueuse, native de Seattle, sur la côte ouest des États-Unis, la ville de Microsoft et Amazon, avec son physique de « femme d'à côté », s'est-elle fourrée dans la gueule du loup au point d'être sommée par le FBI de disparaître ? Dix ans plus tard, qu'est-elle devenue ?

Le 7 janvier 2015, je suis installée à mon bureau, plaid sur les épaules, depuis un bon moment maintenant. Il fait froid, un problème de chauffage récurrent, et je me maudis de n'avoir pas investi dans un petit radiateur d'appoint.

J'ai couru de bon matin, comme tous les jours, avec bonnet et gants ; j'ai commencé à travailler, achevé un article, et, d'un instant à l'autre, je m'attends à ce que la cuisine soit envahie par une bande de lycéens – ma fille et ses amis –, claquant les portes, faisant résonner leurs rires et les bips du four à micro-ondes.

Encore un moment de silence.

J'allume mon ordinateur, je flâne sur les allées de Facebook ; ses trottoirs huileux, qui vous embarquent d'un sujet à un autre. J'y braconne souvent, glanant des idées d'articles, ou j'y fais une pause comme on s'offre un café avec un collègue.

Il est 11 h 25. Je suis l'une des premières de mon réseau à capter cette énormité. Fusillade. *Charlie Hebdo*. Efraction. Kalachnikov. Des morts.

Je suis stupéfaite, hébétée.

Je partage la nouvelle d'un clic, en y ajoutant quelques points d'interrogation.

Quelqu'un sait ce qui se passe ?

J'allume la radio, je me rue sur les sites d'information. Tout s'accélère. On parle d'attentat, maintenant. La Toile clignote sous les alertes. Des kalachnikov, des mares de sang : attentat dans les locaux de *Charlie Hebdo*, dans le 11^e. Vous avez bien lu, en plein cœur de la capitale.

Onze morts. Sur Facebook, sur Twitter, l'émoi enfle, explose, suinte, dégouline, se partage. Oui, c'est sûr, maintenant.

La catastrophe frappe par son aspect inédit – comme on l'a dit du 11 Septembre et du crime de Merah. Cette fois, c'est une intrusion dans la maison de l'écriture.

Des noms tombent. Charb, Cabu, Honoré.

Wolinski.

Je pense à sa fille, Elsa, pimpante journaliste d'une petite quarantaine d'années, croisée une ou deux fois dans les couloirs du *Figaro*. D'ailleurs, elle parle, Elsa. Sur Facebook, elle poste sous le hashtag #Papaski une photo de son père, comme une supplique. « Papa, j'apprends que tu es blessé. Attends-nous, je pense à toi. J'espère que tu ne souffres pas. »

Elle continue à parler de blessure, de vie, comme si elle demeurait dans le passé, alors que Papaski est déjà mort – le réseau social l’annonce froidement.

Bernard Maris. Charb. Elsa Cayat... Tignous. Honoré.

Les noms claquent comme des coups de feu.

Les visages apparaissent sur les écrans. Cabu, sa frange et son regard d’agneau, yeux étrécis derrière ses verres, la barbe d’Honoré, le profil anguleux de Wolinski. Les infos en boucle, pendant des minutes, des heures...

Et, soudain, elle est apparue d’entre les morts.

Sur un article de CNN. Un visage ovale, un front d’intellectuelle. Derrière les montures noires, des yeux bleus éblouis par le flash du photographe. Un sourire timide, un air déterminé.

« *Molly Norris vanished* », « *She has to disappear* ». « *Molly Norris is no more* ». Je fronce les sourcils, je me demande ce qu’elle fait là, entre Charb et Bernard Maris. Et puis, je lis. Il y a eu une « autre affaire des caricatures ». Une histoire dont on a peu parlé. Une femme du nom de Molly N. a, cinq ans plus tôt, lancé un concours de caricatures de Mahomet sur Internet. Menacée de mort, elle a été sommée de changer d’identité, de profession. Elle est partie sans même dire au revoir.

Je me souviens avoir partagé l’information – mais tout le monde était trop occupé avec les morts, ou les presque vivants – ici, là, très près de chez nous, en France, pour prêter attention à elle.

Ce jour-là, c’était comme si elle n’était apparue que pour moi.

Les jours suivants, Molly a continué à frapper à ma porte.

J'ai remué Internet comme on renverse une armoire. Je l'ai retrouvée dans un article, sans l'ombre d'un maquillage, sans ses lunettes, la tête coiffée d'un bob vintage d'inspiration militaire, vêtue d'un simple T-shirt, le regard gris perdu dans le brouillard de Seattle, préoccupée, serrant son énorme bouledogue dans ses bras. Le chien fait face à la caméra, langue pendante. « Avant qu'elle ne disparaisse, Molly Norris a été vue dans les environs de Seattle, se promenant avec son bouledogue anglais », signale la légende.

Quant au FBI, il a si bien « nettoyé » le profil de Molly que, outre l'affaire des caricatures, il ne reste vraiment rien. Un contour, des photographies, quelques dessins, et une seule certitude : une femme menacée de mort respire quelque part. Les « blancs de l'Histoire », comme on le dit en littérature, sont vastes comme un désert.

PREMIÈRE PARTIE

PIÉGÉE

Prologue

12 février 2015

ELLE ENTEND DES PAS. Le claquement déterminé de leurs pas. Une série de détonations. Repliée en chien de fusil sous un sac en toile, elle ferme les yeux à s'en froisser les paupières et, ainsi, fait disparaître le danger.

Ils se rapprochent.

La terre de la cave est glaciale, l'arête d'une pierre pénètre dans sa cuisse droite. Ils vont la trouver, son cœur cogné si fort.

Ils murmurent dans une langue inconnue, mélodée ou prière, et ce chant avance comme une vague.

Leurs voix, graves et basses. Leurs voix se taisent. Leurs pas aussi.

Ils demandent qui est le rédacteur en chef, qui est Stéphane Charbonnier, qui est la caricaturiste.

Si Molly N. est bien là. Un déclic. Le canon d'une arme sur sa tempe.

Molly crie, une rigole de sueur glacée coule le long de sa nuque.

Il y a du noir derrière ses yeux.

La porte. Où est la porte. Elle se redresse, tend le bras, tâtonne. Le bord du lit, la table basse.

C'est un cauchemar. Respire.

Parfois, elle rêve encore qu'elle est dans sa maison à Seattle, rue Aloha.

Cinq ans après, ça lui arrive encore.

Molly chavire sur ses jambes. Elle parvient à se lever, s'accroche à son lit, le contourne. La cuisine. À gauche, ou à droite ?

Ce sont les appartements qui souffrent d'Alzheimer. Chaque déménagement alourdit sa valise, accable un peu plus ses épaules, chahute ses neurones, et pour quelqu'un comme elle, privé de sens de l'orientation, chaque emménagement est une épreuve.

Elle est obligée de dessiner pour se repérer. Elle a toujours dessiné pour ne pas se perdre. Le plan de l'appartement, des commerces, du quartier. Paris et ses ruelles, qui vous embrassent et vous étouffent. Son bureau est rempli de plans de batailles.

Elle ouvre la porte du placard la main tremblante. Du café. Du thé. Elle a froid de l'intérieur. Elle remplit la bouilloire, cherche l'allume-gaz. Mais non, ici, c'est de l'électricité. Elle attrape son front entre ses mains.

« Pourquoi n'écrivez-vous pas, lui a dit l'hypnothérapeute. Pour mémoriser. »

Molly ferme les yeux, tente de retrouver le regard si doux du médecin, l'apaisement qu'elle a alors perçu quand celle-ci a, à peine, effleuré son bras.

Elle sirote son café à toutes petites gorgées, dans la lumière blafarde, dépose son mug, allume l'ordinateur. Le bout de ses doigts tremble encore.

« Je m'appelle Molly Norris.
Je me cache depuis cinq ans.
J'écris pour ne pas devenir folle.
J'écris pour me taire.
J'écris pour rester invisible.
J'écris parce que je suis seule.
J'écris parce que je ne suis plus jamais seule.
J'écris parce que, là, cette nuit, à côté de moi, une femme dort dans la chambre d'amis, la main posée sur son flingue, prête à dégainer au moindre bruit.
J'écris parce que ce que je redoutais s'est produit ici ; en France, à Paris, dans le 11^e arrondissement.
J'écris parce que chaque cellule de mon corps, de mon cerveau, est infiltrée par la trouille.
J'écris parce qu'ils sont là. D'une certaine façon, ils sont là, au pied de l'immeuble, dans ma chambre, dans ma tête, depuis cinq ans.
J'écris parce que, il y a cinq ans, un jour de printemps, l'année de la mort de Molly, j'ai commis le dessin le plus niais et le plus dangereux que j'aie jamais réalisé.
Et, de là où je suis, dont personne ne saura rien, j'écris – sur un ordinateur protégé – avant de refaire mes valises, pour la dix-huitième fois, si ma mémoire est bonne.
Je m'appelle Molly N., et je suis une âme errante. »

Early bird

15 avril 2010, 6 h 30, Seattle, parc Volunteer

TAPIE SUR LE SOL, ventre à terre, la truffe contre le béton, le bulldog faisait la morte en gémissant.

— Rachel, bouge-toi, ma fille ! Tu as entendu ce qu'a dit le docteur Prichard ? S'il t'arrive un problème, ne compte pas sur moi pour te pousser dans une chaise roulante.

La chienne coula un regard larmoyant vers sa maîtresse et jappa doucement, avec un léger râle dans la voix. À quatre ans, elle était asthmatique, avec un souffle au cœur, une dermatite au niveau du cou et une conjonctivite chronique. Rien d'étonnant. Les brachycéphales avaient une santé fragile et un sale caractère, ils étaient les chiens les plus attachants au monde.

— Allez, zou !

Elle tira sur la laisse, Rachel leva son arrière-train.

— C'est déjà bien, ma grosse. Allez, direction le Volunteer. Tu as vu tous ces toutous qui courent ?

Dès l'ouverture du parc, à six heures, sautillant sur leurs baskets à l'amorti puissant, les *early birds* de Seattle se retrouvaient tous ici, bonnet de laine ou bandeau sur les oreilles, tatouage au mollet ou à l'épaule, muscles finement ciselés nourris aux graines de chia et à l'extrait pur de gingembre, l'œil sur leur smartphone, réinitialisant le programme du jour : marche afghane ou course fractionnée, sprint bouffeur de calories, ou encore, serrant dans leurs paumes des mini-haltères, gainage des épaules pour prévenir l'effondrement musculaire. La plupart d'entre eux parcouraient de belles foulées au côté d'un setter, un labrador, une balle à la main qu'ils lançaient de temps à autre à leur toutou. Bien malin qui eût pu dire qui du maître ou du chien entraînait l'autre.

C'est ici que l'artiste Molly Norris, caricaturiste et chroniqueuse à *City Arts Magazine*, *Seattle Weekly* et *City Dog*, un fanzine pour fanatiques canins, venait respirer chaque matin accompagnée de son bulldog anglais – une ventripotente et courtaude femelle – à l'heure où l'indéfectible brouillard crachotait une fragrance résineuse riche en terpènes et huiles essentielles. La drogue des végans. Dès qu'elle sortait de chez elle, le bon air marin du Pacifique lui était aussi tonifiant qu'un grand latte.

Du haut de son mètre soixante-trois, le front légèrement bombé, le regard franc et timide à la fois, elle avait revêtu, comme tous les matins, son vieux survêtement marine à bandes blanches et chaussé ses baskets rose Malabar. La silhouette vintage d'une lycéenne des années quatre-vingt. Mais il suffisait de l'approcher pour être frappé par un je-ne-sais-quoi d'effronté dans

le regard, quelque chose de mordant et d'implacable.

« Maman, t'es une vraie rebelle déguisée en mamie. On te donnerait dix-huit ans », lui disait sa fille Grace. Avant de reculer, yeux mi-clos, tête penchée comme pour observer un insecte. « En fait, non, concluait-elle. Tes rides au coin des yeux. Et ces joues qui s'affaissent. Je dirais plutôt trente-huit. »

Molly avait trente-neuf ans.

Tous les jours, elle suivait le même itinéraire, sortant de chez elle à l'angle d'Aloha Street et de la 10^e Avenue, bifurquant vers la verdoyante Prospect Street, grimpant la volée de marches menant vers le cœur du Volunteer. Elle se pressait vers le petit sous-bois, saluait sa « vieille » (un tronc d'arbre tordu qui ressemblait à s'y méprendre à une Amérindienne portant un bébé dans son dos), puis contournait le conservatoire de plantes pour rejoindre le « réservoir », la réplique miniature de celui de Central Park.

Le Volunteer était conçu comme un cupcake, tout en hauteur, avec une cerise sur le gâteau, le château d'eau, au niveau de la 14^e Rue, d'où l'on admirait la vue à trois cent soixante degrés – particulièrement la Space Needle, cette tour de l'espace que Molly avait rebaptisée la Space Noodle, tant elle haïssait ce spaghetti étêté.

Pas de Nouille de l'espace ce matin.

La paresseuse Rachel n'avait même pas, contrairement à son habitude, pourchassé les écureuils. Tout au plus, en repérant un au pied d'un chêne, s'était-elle arrêtée net sur ses pattes arquées, découvrant ses babines.

Le rongeur, affolé, avait bondi tout en haut de l'arbre, sa queue ondulant comme une vague. Molly, de son œil d'artiste, avait déjà imprimé l'image. Elle adorait les écureuils, peu farouches, si sociables,